



Ce que parler veut dire

Laura Sokolowsky

Il existe une ligne de partage entre la psychanalyse et ce qu'elle n'est pas. C'est en renonçant aux pouvoirs que son autorité de médecin lui conférait que Freud inventa un dispositif singulier de parole. Il décrit ce dispositif dans son texte sur l'analyse profane rédigé en 1926 de la façon suivante : « Il ne se passe entre eux rien d'autre que ceci : ils parlent ensemble. L'analyste n'utilise aucun instrument, pas même pour l'examen, il ne prescrit pas davantage de médicaments [...] L'analyste convoque le patient à une certaine

heure de la journée, le laisse parler, l'entend, puis lui parle et le laisse écouter »¹.

Nous sommes encore saisis par la portée d'une telle présentation qui s'oppose trait pour trait aux thérapies autoritaires qui sont basées sur la domination et la suggestion. Pour autant, faire venir, laisser parler, écouter, interpréter : n'est-ce pas trop simple, demande Freud.

Au point que déjà, à son époque, certains de ses élèves ont pensé qu'il fallait adjoindre à ce dispositif de parole des procédés techniques pour aller plus vite et obtenir la guérison. Progressivement, et ceci se propagea plus rapidement après la disparition de Freud en 1939, on s'éloigna de l'attention portée à la parole du patient pour privilégier les gestes et les comportements supposés trahir les résistances du moi. Il convient de s'intéresser à cela pour saisir la portée des développements de Lacan relatifs à la fonction de la parole.

Soigner le symptôme par la parole

Jacques-Alain Miller a commenté ce tournant où, à l'orée des années vingt, des psychanalystes autour de Freud ont été déçus de ne pas obtenir les effets thérapeutiques impressionnants que celui-ci avait jadis décrits quand il traitait les hystériques, à savoir « la merveille de soigner le symptôme par la parole, par l'interprétation »². On s'attendait à voir les symptômes disparaître, mais ce n'était pas nécessairement le cas lorsque leurs significations inconscientes étaient dévoilées. Pourtant, dès le début de ses recherches sur le symptôme hystérique, Freud en avait montré la double face. Il y a le versant symbolique du symptôme qu'il convient de déchiffrer et d'interpréter. Mais il y a aussi le versant économique, ou topique, du symptôme dans lequel la pulsion sexuelle refusée trouve à se satisfaire de manière substitutive. Présente chez Freud dès le départ, cette ambiguïté du symptôme, ces deux versants symbolique et réel, le conduit à préciser l'existence de limites relatives à la thérapeutique analytique. Nous le savons entre autres par le biais du témoignage d'un psychanalyste qui devint proche de Freud. À la fin du mois de janvier 1907, Max Eitingon fut convié à l'une des réunions de la Société du mercredi, à Vienne. Freud affirma que ce n'est pas le symptôme que l'analyste veut éliminer, parce qu'en réalité, c'est en soi impossible. L'intention de la cure n'est pas l'éradication du symptôme, mais l'élimination des résistances et des refoulements, l'abolition du refoulé³. Autrement dit, bien avant le repérage de la résistance thérapeutique négative, en 1920, Freud estimait qu'il y a de l'incurable. La satisfaction pulsionnelle que le symptôme supporte ne disparaît jamais totalement. Ce qui peut changer, par contre, c'est le refoulement, c'est-à-dire le savoir qui s'acquiert par l'analyse concernant cette satisfaction.

¹ Freud S., *La question de l'analyse profane*, Paris, Folio-Gallimard, 2003, p. 33.

² Miller J.-A. (s/dir.), *Le transfert négatif*, Paris, Navarin/Seuil, 2006, p. 49.

³ Cf. Eitingon M., « Des premiers temps de la psychanalyse (1937) », *Sigmund Freud-Max Eitingon, Correspondance, 1906-1939*, Paris, Hachette Littératures, 2009, p. 873-877.

Quelques décennies plus tard, Freud évoqua de nouveau les limites de la thérapeutique en soulignant que tout ne peut pas être ranimé du passé et qu'il existe des personnes chez lesquelles l'énergie de la pulsion pour obtenir le changement fait défaut. Or certains psychanalystes n'en voulaient rien savoir, ils s'efforçaient de repousser ces limites en comprimant la durée de l'analyse pour arracher la guérison. Dans l'une des nouvelles conférences qu'il rédigea en 1932, Freud écrivait à ce propos : « Ils ont essayé de comprimer le travail analytique en un temps réduit, d'accroître le transfert pour qu'il l'emporte sur toutes les résistances, de combiner avec lui d'autres modes d'influence afin d'arracher la guérison »⁴. Autrement dit, il s'agit d'une position de non-dupe selon laquelle le symptôme n'aurait rien de réel puisqu'il serait possible de l'éradiquer par certains artifices techniques. De telles modifications reposent elles-mêmes sur l'éloignement de l'analyse comme expérience de parole. L'un des meilleurs exemples est l'analyse des résistances que Lacan connut et commenta. Rappelons brièvement ce dont il s'agit.

Analyser les résistances

Dans le fil de recherches menées sur la résistance névrotique à la méthode de l'association libre, la pratique analytique s'est détachée de l'attention portée au discours concret du patient pour cibler les résistances du Moi. C'est aux environs de la parole que l'analyste va s'intéresser pour deviner ce que le patient s'efforcerait de dissimuler. Ruses, subterfuges, artifices et feintes : le sujet est appréhendé comme voulant tromper l'analyste. Il revient à celui-ci de faire comprendre à son patient qu'il se défend, par quels moyens et contre quoi.

Comme Lacan l'a fait valoir, chez Freud, la résistance était d'abord liée à l'existence de l'inconscient. Le refoulement fut démontré par l'existence indéniable d'une résistance qui s'entend dans les dires du patient : dans les lacunes ou les arrêts de sa parole à l'approche du noyau pathogène. La résistance se matérialise ainsi dans la verbalisation des chaînes du discours où le sujet constitue son histoire. Elle suspend la révélation de l'inconscient et se manifeste par une rupture de continuité. Au moment où une parole vraie est au bord de se dire, le discours de l'analysant s'interrompt. Lacan insiste beaucoup sur ce point : le transfert surgit quand la vérité ne s'avoue pas. Dans une leçon de février 1954 du Séminaire I, *Les Écrits techniques de Freud*, il l'explique de la façon suivante : « Au moment où il semble prêt à formuler quelque chose de plus authentique, de plus brûlant que ce qu'il a jamais pu atteindre jusqu'alors, le sujet, dans certains cas, s'interrompt, et émet un énoncé qui peut être celui-ci – Je réalise soudain le fait de votre présence »⁵. Souvent accompagnée d'angoisse, cette scansion suspensive est aussi « le rapport le plus pur dont le sujet soit capable à l'endroit d'un être »⁶.

Dans « Variantes de la cure-type », publié en 1955, il se trouve un passage décisif où Lacan précise que l'inconscient se ferme pour autant que l'analyste ne porte plus la parole parce qu'il sait déjà, ou croit savoir, ce que celle-ci a à dire. Lorsque l'analyste ne se tient pas dans la position de docte ignorance à laquelle sa formation doit l'avoir mené, l'inconscient se ferme. Le retour à Freud, lequel va mettre l'accent sur l'analyse comme expérience de parole, implique de savoir ce que parler veut dire.

Lacan distingue deux façons d'entendre ce que parler veut dire. D'une part, il y a ce que le parleur veut dire par le discours qu'il adresse à son auditeur. D'autre part, il y a ce que ce discours apprend à l'auditeur de la condition du parleur. En conséquence, le sens de ce qui est dit dépend de l'auditeur. Par sa position d'auditeur, l'analyste est l'interprète du discours du sujet. Sa responsabilité est donc considérable, même s'il se tait. Lacan souligne que les différentes théories de l'interprétation ayant cours dans le mouvement analytique depuis la disparition de Freud ne sont

⁴ Freud S., « Éclaircissements, applications, orientations » (1933), *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Folio-Gallimard, 2000, p. 205.

⁵ Lacan J., *Le Séminaire*, livre I, *Les Écrits techniques de Freud*, texte établi par J.-A. Miller Paris, Seuil, 1975, p.51.

⁶ Lacan J., « Introduction au commentaire de Jean Hyppolite », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 373.

guère à la hauteur de ce que parler veut dire. On analyse vaguement, sans trop savoir de quoi il s'agit.

La façon dont Lacan s'attache à définir la fonction de la parole dans l'analyse nous aide à repérer les mésusages de celle-ci dans certaines psychothérapies. Il n'y a guère de différence essentielle entre certaines déviations de la psychanalyse combattues par Lacan et les thérapies actuelles axées sur la rééducation comportementale. Leur point commun consiste dans le discrédit de la parole et l'idée que le symptôme est superflu. Il s'agit aussi d'éluder ce fait crucial que toute parole du thérapeute sera accueillie par l'analysant en fonction de sa position subjective. Comme Lacan le signale, les interventions à vocation curative prendront la valeur de systèmes obsessionnels, hystériques et phobiques de suggestion, voire de soutiens persécutifs. C'est la raison pour laquelle Lacan insiste sur la responsabilité de l'analyste chaque fois que celui-ci intervient par la parole.

L'abord linguistique de la parole

La psychanalyse découle de ceci qu'il y a un autre qui parle dans le sujet dont ce dernier n'est ni le maître, ni le semblable. Dès lors, quel est cet autre qui parle et qui n'est pas le moi ? La découverte par Freud des phénomènes inconscients, des rêves et des symptômes, des actes manqués et des mots d'esprit, s'est efforcée de répondre à cette question. Et son génie a consisté à montrer que ces phénomènes relèvent de mécanismes du langage qui s'effectuent à l'insu du sujet. Une science du langage pourrait-elle nous aider à saisir cette fonction de la parole ?

Saussure établissait une distinction entre langage et parole. Pour lui, le langage est la capacité universelle et innée qui nous permet de communiquer et d'interagir avec les autres. Il s'agit d'un système organisé où chaque élément occupe une place déterminée. À partir d'un nombre limité de sons, le langage humain permet d'exprimer une infinité de messages. À la différence du langage, la langue n'est pas universelle, elle est utilisée par un groupe humain et nécessite un apprentissage de la grammaire ou des règles de conjugaison. Ce sont de tels usages que l'on apprend à l'école. Quant à elle, la parole se situe au niveau individuel, elle correspond à l'utilisation concrète de la langue. L'accent, le rythme, l'intonation, le choix des mots et des expressions relèvent de la langue. Selon Saussure, l'objet de la linguistique est la langue comme trésor commun et non pas la parole et son usage individuel.

À l'analyse des règles universelles de la langue, le linguiste Émile Benveniste a ajouté l'étude du sens dans le discours ordinaire. Il a donc étudié les situations concrètes de ceux qui parlent en distinguant l'énoncé et l'auteur de l'énoncé, ce qui l'a conduit à dégager la catégorie de l'énonciation. L'intérêt de Benveniste pour la subjectivité dans le langage l'a de même porté à mettre en doute la réduction du langage au rang d'un instrument ou d'un objet d'échange. Ce qui s'échange, explique-t-il, c'est la parole dans un va-et-vient incessant. « C'est dans et par le langage que l'homme se constitue comme sujet »⁷, écrivait-il dans un article publié en 1958 dans le *Journal de psychologie*. Le langage fonde la réalité et cette réalité, selon Benveniste, est celle de l'ego. Ainsi le fondement de la subjectivité serait celle de l'ego qui dit « ego », et non pas le sentiment que chacun éprouve d'être lui-même. La subjectivité se soutient de la parole : sans parole, pas d'ego. Par conséquent, pas de sentiment de permanence ni d'unité.

Que l'ego dépende d'une propriété fondamentale du langage est une intuition juste, laquelle consiste à poser que sans langage, il n'y aurait aucun sujet. Pour autant, la notion du sujet comme unité psychique assurant la permanence de la conscience constitue assurément pour nous un point de butée. En effet, malgré sa nature linguistique, l'ego défini de la sorte ressemble à s'y méprendre au moi conçu comme une fonction de synthèse à laquelle les tenants de l'*Ego psychology* se sont attachés. C'est précisément cette fonction de méconnaissance du moi que Lacan a critiqué pour en distinguer le sujet de l'inconscient. La linguistique ne se trouve pas en mesure de nous renseigner

⁷ Benveniste É., « De la subjectivité dans le langage », *Journal de psychologie*, juillet-septembre 1958. Repris dans *Essais de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 1973, p. 259.

sur le point de savoir ce que parler veut dire dans l'expérience analytique. L'être parlant dont nous nous occupons n'a pas grand-chose à voir avec l'ego qui dit ego.

Heidegger et la parole

En nous tournant vers la parole poétique, aurons-nous plus de chance ? C'est le souhait de Martin Heidegger qui considère que la parole est parlante et que son lieu est le poème. Pour lui, la parole n'est pas une production spirituelle ou physiologique, elle reste insaisissable par le discours logique et scientifique. L'abord linguistique de la parole n'est certes pas à négliger, mais la démarche rationnelle se montre incapable de situer précisément ce dont il s'agit. Au début d'une conférence de 1950 intitulée « Die Sprache » (en allemand, *Die Sprache*, du verbe *sprechen*, signifie à la fois la parole et la langue), Heidegger s'exprime de la façon suivante : « Nous parlons éveillés ; nous parlons en rêve. Nous parlons sans cesse, même quand nous ne proférons aucune parole, et que nous ne faisons qu'écouter ou lire ; nous parlons même si, n'écoutant plus vraiment, ni ne lisant, nous nous adonnons à un travail, ou bien nous abandonnons à ne rien faire. Constatamment nous parlons, d'une manière ou d'une autre [...] c'est bien la parole qui rend l'homme capable d'être le vivant qu'il est en tant qu'homme. L'homme est homme en tant qu'il est celui qui parle »⁸. Ainsi, ce n'est pas l'homme qui produit la parole, mais l'inverse. L'homme est un effet de la parole ; sans la parole, il ne serait pas.

Heidegger estime en outre que la raison scientifique appréhende la parole comme une chose qui s'extériorise. Selon cette raison, la parole est conçue comme un vecteur allant de l'intérieur vers l'extérieur en effectuant le passage de l'un à l'autre. Or, force est de constater que la parole conçue comme l'extériorisation des émotions et des pensées ne fournit pas de levier heuristique. Une fois qu'on a dit ça, on ne va pas loin. Heidegger ne l'indique pas en ces termes, mais il s'agit du schéma de la bulle contenant un intérieur séparé d'un extérieur avec cette interface que serait la parole faisant le lien entre les deux. Comme Lacan nous l'apprend, il s'agit de l'imaginaire de la sphère, lequel s'avère lui-même calqué sur l'image du corps. À la représentation intuitive de l'intérieur séparé d'un extérieur, Lacan oppose la forme tridimensionnelle du tore dont les deux extériorités, périphérique et centrale, constituent une seule et même région. Cette topologie, évoquée par Lacan dans « Fonction et champ de la parole et du langage »⁹, n'est pas celle de l'émission d'un signal allant de l'intérieur vers l'extérieur.

L'ouverture

Lacan a publié sa traduction d'un texte de Heidegger intitulé « Logos » dans le premier numéro de la revue *La psychanalyse*. Conçu par Lacan, ce numéro présentait les travaux de la Société Française de Psychanalyse dans les suites de la scission de 1953. Lacan y écrivait en liminaire qu'habitant le langage, la psychanalyse devait s'ouvrir au dialogue en donnant la voix aux non-psychanalystes. Cette ouverture de la psychanalyse aux sciences humaines était définie comme un acte qui visait à mettre fin aux allégeances de la psychanalyse au champ médical. Il s'agit d'une allusion aux motifs du départ de Lacan de la Société Psychanalytique de Paris, au moment où celle-ci avait voulu réserver l'accès de la formation analytique aux candidats médecins, sur le modèle de ce qui se faisait dans les autres instituts de l'IPA. Après avoir quitté la Société Psychanalytique de Paris (SPP) et fondé la Société Française de Psychanalyse (SFP) le 18 juin 1953, les membres de cette jeune société se réunirent à Rome les 26 et 27 septembre 1953 pour un congrès sur la parole et le langage en psychanalyse. À cette occasion, Lacan prononça une conférence mémorable dont le titre original était « Fonction de la parole dans l'expérience psychanalytique et relation du champ de

⁸ Heidegger M., « La parole », *Acheminement vers la parole*, Paris, Tel Gallimard, 1986, p. 13.

⁹ Cf. Lacan J., « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », *Écrits, op. cit.*, p. 320-321.

la psychanalyse au langage ». Dans ce premier volume de *La psychanalyse*, supervisé par Lacan, le titre du rapport de Rome apparaît déjà simplifié : « Fonction et champ de la parole et du langage ». Le sommaire du numéro présente une sélection de textes qui ont fait date. La première partie comporte des commentaires de textes freudiens et notamment l'article du linguiste Benveniste « Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne ». Benveniste y critique l'article de Freud de 1910 sur le sens opposé des mots primitifs où celui-ci soutient qu'il est possible de représenter une chose par son contraire et que ceci s'appuie sur le fait que l'inconscient ne connaît pas la contradiction. À partir des travaux du philologue Carl Abel, Freud établit un rapprochement entre les langues anciennes et la langue du rêve dans laquelle un même signifiant peut renvoyer à deux signifiés opposés. Benveniste contredit Freud en rejetant la notion d'un mécanisme qui serait antérieur à la langue, telle la pensée du rêve qui cherche à s'exprimer à travers celui-ci.

On sait que Lacan n'a pas donné raison à Benveniste en considérant que le problème soulevé par Freud à propos des mots opposés demeurait entier. Dans « Radiophonie », enregistré en 1970, Lacan imputera au plus grand linguiste parmi les français une carence relative à son inclusion dans le discours universitaire, laquelle lui fait méconnaître « l'effet de cristal »¹⁰ de la langue. De sorte qu'en publiant l'article de Benveniste en 1956, Lacan ouvre un champ de questionnement qui n'est pas près de se refermer. Notons que Lacan ne publie pas seulement un auteur parce qu'il partage ses idées, mais parce que la question posée par ce dernier reste ouverte.

La seconde partie de la revue comporte un extrait du Séminaire de Lacan datant de février 1954, avec l'introduction au commentaire de Jean Hyppolite, suivi du commentaire du même, et se termine par la réponse au commentaire sur la *Verneinung* de Lacan. C'est impressionnant ! Dans la rubrique « Travaux », Lacan a inséré sa traduction de « Logos » après l'avoir soumise à l'approbation de Heidegger lors d'un voyage à Fribourg effectué en 1955. Cette traduction est suivie de « Fonction et champ de la parole et du langage » et d'un texte de Daniel Lagache sur le polyglottisme en analyse. La troisième partie du numéro présentait divers travaux de mémoires ainsi que des programmes d'enseignements de la SFP passés et à venir.

Boucher les trous

Il convient d'évoquer qu'à l'époque où Lacan traduisait un article de Heidegger, l'adhésion du philosophe à la funeste idéologie national-socialiste ne faisait pas encore l'objet de débats passionnés comme c'est le cas aujourd'hui. Néanmoins, dans l'introduction à l'édition allemande des *Écrits*, publiée en 1975 dans la revue *Scilicet*, Lacan fait le vœu purement gratuit, car il sait que ce vœu ne pourra pas s'accomplir, que Heidegger s'arrête « sur cette idée que la métaphysique n'a jamais rien été et ne saurait se prolonger qu'à s'occuper de boucher le trou de la politique »¹¹.

Les personnes dont le statut est lié au semblant de savoir ne parviennent pas à penser la futilité du sens. L'homophonie s'entend entre futilité et fuite du sens : le sens est futile car il fuit comme un tonneau percé. Depuis 1933, les Allemands en savent quelque chose. Mais Lacan sait qu'il ne sera pas entendu par Heidegger, ce qui ne l'empêche pas de l'interpeller. À cet égard, nous pouvons dire que le temps lui a donné raison. Chez Heidegger, si la parole est parlante, quand le poème parle, elle le fait avec un grand sérieux. La parole est une « maison de l'être », grandiose et solennelle. Si bien que l'on s'ennuie tout de même dans cet habitat-là. Enfin, c'est un point de vue purement subjectif. Pour l'heure, ce que nous pouvons retenir d'essentiel concernant les développements de Heidegger sur la parole, c'est que la parole parle à travers et au-delà de l'étant. Revenons au début de sa conférence, où il conclut : « L'homme est homme en tant qu'il est celui qui parle »¹². En

¹⁰ Lacan J., « Radiophonie », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 410.

¹¹ Lacan J., « Introduction à l'édition allemande d'un premier volume des *Écrits* », *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 555.

¹² Heidegger M., « La parole », *op. cit.*, p. 13.

conséquence : *Moi, la parole, je parle*. La parole n'est pas une production, ni de l'esprit, ni du corps. Le discours scientifique ne peut l'appréhender.

« Logos », que Lacan a traduit, est un commentaire du fragment 50 d'Héraclite. S'y trouve développée la notion selon laquelle ouïr n'est pas un phénomène lié au son. Les oreilles auxquelles on a affaire en anatomie et en physiologie n'ont rien à faire avec l'ouïr. Prendre comme point de départ l'acoustique est une voie d'impasse pour saisir que nous n'entendons pas car nous avons des oreilles : nous sommes équipés d'organes de l'audition car nous sommes présents au registre de l'ouïr. Pour entendre la vérité qui se révèle et se voile au-delà du sens et de la signification, il convient de se tenir dans une position d'attente. Le *Logos* pointe vers quelque chose se situant au-delà de la proposition qui peut nous dire si quelque chose est vrai ou faux. Le *Logos* désigne l'*Aletheia*, la vérité. En conséquence, l'énoncé et le dit ne sont pas le lieu de dévoilement de la vérité. Le *Logos* n'est pas la raison ni le verbe, il se réfère au dire oublié derrière celui qui parle. En entente avec ce qui parle dans la parole, nous pouvons accueillir ce dire, à savoir ce que la langue nous donne. Ce que la langue nous lègue et dépose. Ajoutons que lorsque Freud récoltait des mots d'esprit en prenant la peine d'écrire son livre sur le *Witz*, il procédait de la sorte. Il accueillait et recueillait les inventions signifiantes qui s'étaient déposées dans le lit de la langue.

L'insuffisance du langage-signe

Dans « Fonction et champ de la parole et du langage », Lacan pointe l'insuffisance du langage-signe, à savoir la notion que le langage serait un signal par quoi l'émetteur informe le récepteur de quelque chose par le moyen d'un code. Pour saisir la fausseté d'une conception qui paraît pourtant aller de soi, Lacan se réfère aux travaux de Karl von Frisch qui reçut le prix Nobel en 1973 pour ses recherches en éthologie. Ce zoologiste autrichien a observé durant vingt ans des abeilles et il a découvert qu'il existait différentes danses chez celles-ci. Ses premières observations remontent à 1919 et son livre *Aus dem Leben der Bienen* est paru en 1927.

Karl Von Frisch mena ses études sur l'abeille carnolienne et comprit que des informations relatives aux zones de butinage étaient transférées d'abeille à abeille par le biais de danses exécutées selon deux modalités. Au départ, pour indiquer la nature d'une source intéressante, la butineuse revenue à la ruche régurgite un nectar stocké dans une poche interne de sa cavité buccale ou bien dépose du pollen rangé le long de ses pattes. Si d'autres abeilles manifestent de l'excitation pour ce butin, la butineuse se met à effectuer l'une des deux danses. Si la ressource de nourriture se trouve à proximité de la ruche, l'abeille effectue une danse en rond. Quand la source de nourriture est éloignée, l'abeille effectue une danse frétillante. La fréquence des trajets de l'abeille dans un temps donné désigne la direction en fonction de l'orientation du soleil et de la distance du butin. La danse frétillante permet de coder trois informations : la direction, la distance et la richesse de la source. Plus l'abdomen de l'abeille frétille, plus la nourriture est abondante.

Sans l'avoir mentionné dans le rapport de Rome, Lacan se réfère à l'article de Benveniste intitulé « Communication animale et langage humain », publié dans la revue *Diogenes* en 1952. Benveniste conteste que la communication chez l'abeille soit de l'ordre d'un langage. Le fait qu'il s'agisse ici d'un code fixe et de signaux conventionnels, et surtout que le message des abeilles n'appelle aucune réponse de l'entourage, sinon une certaine conduite, s'avère crucial. Les abeilles ne dialoguent pas, ce qui est la condition du langage humain. Nous parlons à d'autres qui nous parlent. Il n'y a pas de langage chez les abeilles car il n'y a pas de dialogue, la communication se réfère uniquement aux données objectives. De plus, l'abeille ne va jamais transmettre son message dans une autre ruche.

La différence avec le langage humain tient par conséquent au dialogue dans lequel la référence à l'expérience objective ainsi que la réaction à la manifestation linguistique s'entremêlent à l'infini. L'abeille ne construit pas de message à partir d'un autre message. Ce dernier ne concerne qu'une seule donnée, toujours la même : il s'agit toujours de nourriture. Une seule situation donne ainsi lieu au message et aucune autre ne fait danser l'abeille. Or, dans le langage humain, le symbole n'a pas

la forme d'un rapport nécessaire entre la donnée objective et la forme du message. Le caractère du langage est de procurer un substitut de l'expérience susceptible d'être transmis sans limitation dans l'espace et le temps. Comme l'écrit Benveniste : « Le message des abeilles n'appelle aucune réponse de l'entourage, sinon une certaine conduite, qui n'est pas une réponse. Cela signifie que les abeilles ne connaissent pas le dialogue, qui est la condition du langage humain. Nous parlons à d'autres qui parlent, telle est la réalité humaine. »¹³ Toute parole appelle une réponse.

Enfin, le langage humain a ceci de particulier que chaque énoncé se ramène à des éléments qui se combinent librement selon des règles définies, de sorte qu'un nombre réduit d'éléments autorise un nombre indéfini de combinaisons. Virtuellement, le langage humain permet de tout dire. À l'opposé, le mode de communication chez les abeilles n'est pas un langage : « La fixité du contenu, l'invariabilité du message, le rapport à une seule situation, la nature indécomposable de l'énoncé, sa transmission unilatérale »¹⁴ font qu'il s'agit d'un code de signaux. Benveniste conclut que les travaux de Von Frisch sont très précieux car ils éclairent de façon indirecte les conditions du langage humain.

L'antinomie de la parole et du langage

Lacan s'appuie sur cette démonstration pour introduire ce qu'il désigne comme l'antinomie de la parole et du langage. À mesure que le langage devient fonctionnel, il est impropre à la parole dans la mesure où celle-ci inclut toujours subjectivement une réponse. *Toute parole appelle une réponse, fût-elle silencieuse.* Dans l'exemple des abeilles, la réponse est une action et c'est toujours la même, c'est-à-dire l'envol vers la source de nourriture. Les abeilles ne se mettent pas à tergiverser ni à demander plus de précision. Elles ne disent pas qu'elles n'ont pas envie d'y aller. S'il n'y pas d'appel à la réponse, il n'y a pas de sujet. Et donc, pas de parole.

À l'époque classique de son enseignement où Lacan introduit l'ordre symbolique, il explique que l'homme parle dans la mesure où le symbole l'a fait homme. Nous ne serions pas sans le monde des mots, lequel crée le monde des choses. La fonction de la parole apparaît comme donatrice de sens, la fonction du langage en supportant la structure. Il s'agit de montrer que l'analyse opère une subjectivation des faits et des événements : une logique rétroactive réordonne l'histoire du sujet de façon dialectique. Dans cette orientation, le symptôme se résout tout entier dans une analyse du langage, car le symptôme est lui-même structuré comme un langage. Le symptôme est un langage dont la parole doit être délivrée.

Lacan souligne que le signifiant forme un réseau qui préexiste à notre venue au monde. Nous naissons littéralement dans un bain de langage, dans un réseau de mots qui nous enveloppe et nous traverse de façon si totale que notre destinée paraît déjà écrite. Le sujet représenté par un signifiant pour un autre signifiant est entièrement déterminé par le jeu des symboles qui lui préexiste. Si bien que Lacan considère, à cette période, que le véritable enjeu d'une analyse est la reconnaissance du désir. En effet, seul le désir est susceptible d'entraver la logique implacable et imparable du signifiant. À la limite, s'il n'y avait pas de désir et ses interférences, le symbolique anéantirait le vivant : « Servitude et grandeur où s'anéantirait le vivant, si le désir ne préservait sa part dans les interférences et les battements que font converger sur lui les cycles du langage »¹⁵.

Lacan mentionne trois paradoxes où les rapports de la parole et du langage sont spécialement problématiques. En premier lieu, c'est dans la folie que la liberté négative de la parole se manifeste. Il s'agit là d'une parole ayant renoncé à se faire reconnaître. Le sujet parle dans un langage sans dialectique : il est parlé plutôt qu'il ne parle. L'on a affaire à l'absence de parole dans les

¹³ Benveniste É., « Communication animale et langage humain », *Problèmes de linguistique générale*, 1, Paris, Tel Gallimard, 1979, p. 60.

¹⁴ *Ibid.*, p. 62.

¹⁵ Lacan J., « Fonction et champ de la parole et du langage », *op. cit.*, p. 279.

stéréotypies, les symboles de l'inconscient apparaissent sous une forme pétrifiée et le sujet ne les assume pas.

Le symptôme décrit par Freud constitue le second paradoxe. La parole se trouve expulsée du discours concret, le symptôme correspondant au signifiant du signifié refoulé. Le symbole s'écrit sur le sable de la chair. Lacan estime néanmoins que, malgré son ambiguïté sémantique, le symptôme est une parole de plein exercice, car elle inclut le discours de l'autre dans le secret de son chiffre. Cela nous fait apercevoir que, pour Lacan, la parole se définit par l'inclusion de la réponse de l'Autre.

Le troisième paradoxe de la relation du langage à la parole est l'objectivation du discours de la science. Lacan estime qu'il s'agit de la première aliénation rencontrée lorsqu'un sujet commence à parler de lui en analyse. La seule issue est la conduite de celle-ci jusqu'à son terme dans la mesure où le mur du langage enfermant le moi de l'homme moderne ressemble beaucoup à l'aliénation de la folie où le sujet est parlé plutôt qu'il ne parle. Une autre issue pour le moi moderne consiste à œuvrer collectivement au discours de la science par la réalisation d'un travail au quotidien. À côté du travail, le moi de l'homme moderne peut trouver sa distraction dans des loisirs insipides allant de la lecture de romans policiers aux conférences éducatives. Tout ceci lui permettra d'oublier son existence et sa condition mortelle, à savoir « méconnaître dans une fausse communication le sens particulier de sa vie »¹⁶.

Le discrédit de la parole en psychanalyse fut méthodiquement étudié et critiqué par Lacan. Il remet la fonction de la parole à la place centrale qui lui revient dans l'expérience analytique. Il nous faudrait poursuivre par la relecture du texte essentiel de J.-A. Miller intitulé « Le monologue de l'*apparole* »¹⁷ qui est un extrait du cours « La fuite du sens », prononcé en 1995-1996. Nous y apprenons ce que la parole devient dans l'enseignement de Lacan lorsque celle-ci n'assure plus la communication, mais la jouissance : là où ça parle, ça jouit.

¹⁶ *Ibid.*, p. 282.

¹⁷ Cf. Miller J.-A., « Le monologue de l'*apparole* », *La Cause freudienne*, n° 34, octobre 1996. p. 7-18.